

Dimanche 4.

Bals masqués. — M^{me} de Mégrigny. — Le Piémont et les Piémontais. — Canaux de la France. — Rêves sur Paris. — Versailles. — Fontainebleau, etc.

Le temps était devenu meilleur. L'Empereur a demandé sa calèche, et a marché fort loin jusqu'à ce qu'elle vint le joindre. Nous avons fait deux tours.

On parlait des bals masqués : l'Empereur les aimait particulièrement, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir, et l'admettre à sa Cour : c'était une femme très-aimable, très-bonne et très-belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup. L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie pas que vous soyez » charmante; mais voyez un peu quelle » est votre demande; jugez-là vous-même, » et prononcez? Vous avez deux ou trois » maris, et des enfans de tout le monde.

» On tiendrait à bonheur sans doute d'avoir été complice de la première faute; » on se fâcherait de la seconde, on la » pardonnerait peut-être; mais ensuite, » et puis, et puis!..... A présent soyez » l'Empereur, et jugez : que feriez-vous » à ma place, moi qui suis tenu à faire » renaître un certain décorum? » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : « Du moins ne m'ôtez pas » l'espérance. » Et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et chacun de nous deux, disait l'Empereur, » était exact à ce nouveau rendez-vous. »

A ces bals, l'Empereur aimait particulièrement à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérés, il rit beaucoup de s'entendre dire par une M^{me} de ***, qu'il prétend que sa nature portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens » au bal qu'il faudrait mettre à la porte, » qu'ils n'avaient pu y entrer, sans doute, » qu'avec des billets volés. »

Une autre fois, il avait porté la douce et timide M^{me} de Mégrigny à se lever et à s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que

donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très-remarquable qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du seigneur. « Or, il n'y avait que moi, » disait l'Empereur, qui pût le lui dire » sans l'insulter, parce que cela se disait, » il est vrai; mais que j'étais bien sûr » qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire.

L'Empereur allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et parmi elles une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose qui fût, avec éclat, agréable au pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grâce imaginable. La jeune personne (c'était Madame de *Mégrigny*) appartenait aux premières familles de la province, mais était tout à fait ruinée par l'émigration. A peine était-elle de retour au logis misérable de ses parens, qu'un page y entra avec fracas, apportant le décret de l'Empereur qui leur rendait trente mille francs de rente, ou plus. On juge

du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois, comme rien n'était plus charmant, plus complètement joli, disait l'Empereur, que la jeune sollicitieuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eût plus songé; c'était égal. On sait comme se font les histoires; et comme elle était femme d'un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la Cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume; si bien que nommée depuis sous-gouvernante du Roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère M^{me} de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement.

L'Empereur dit qu'il renouvela à Turin la galanterie gracieuse de Troyes, dans la personne de M^{me} de Lascaris; et dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité, et en avoir recueilli le fruit. Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes.

Il se demandait à ce sujet, quels auront pu être les sentimens du Piémont à son égard. Il avait une affection par-

ticulière, disait-il, pour cette province. M. de Saint-Marsan, qu'il croyait lui avoir été fidèle jusqu'à la fin, l'avait assuré au moment de nos désastres, disait-il, que ce pays se montrerait une des meilleures provinces.

« Au fait, continuait l'Empereur, les
» Piémontais n'imaient point à être un
» petit Etat; leur Roi était un vrai sei-
» gneur féodal qu'il fallait courtoiser ou
» craindre. Il avait plus de pouvoir, plus
» d'autorité que moi, qui, Empereur
» des Français, n'étais qu'un magistrat
» suprême, faisant marcher les lois, et
» ne pouvant en dispenser! Aurais-je pu
» empêcher un courtisan d'être pour-
» suivi pour ses dettes? Aurais-je pu
» arrêter l'action des lois sur qui que ce
» fût? etc., etc.

Dans la conversation du dîner, l'Empereur demandait si on avait calculé la quantité d'eau fluviale qui entrait dans la Méditerranée et dans la Mer Noire, ce qui l'a conduit à désirer qu'on calculât la quantité d'eau fluviale de notre Europe, et qu'on assignât la proportion de chaque vallée et de chaque versant. Il regrettait fort de n'avoir pas présenté cette série de questions scien-

tifiques. C'était là son grand système, disait-il. Lui venait-il une idée utile, curieuse, intéressante: « A mes levers
» ou dans mes communications fami-
» lières, je posais des questions analo-
» gues à mes membres de l'Institut, avec
» ordre de me les résoudre. La solution
» en était lancée dans le public; elle y
» était analysée, combattue, adoptée ou
» repoussée; et il n'est rien qu'on n'ob-
» tienne de la sorte; c'est là la grande
» voie des progrès dans une grande
» nation douée de beaucoup d'esprit et
» de beaucoup de lumières. »

L'Empereur observait encore à ce sujet qu'on n'avait jamais été plus fort en géographie qu'aujourd'hui, et qu'on en devait quelque chose à ses expéditions. Il a parlé ensuite des canaux qu'il avait fait faire en France. Il citait surtout celui de Strasbourg à Lyon, qu'il espérait avoir assez avancé pour qu'on fût obligé de le finir. Il pensait que sur trente millions, il devait y en avoir déjà vingt-quatre d'employés.

« Aujourd'hui on communiquait, par
» l'intérieur, de Bordeaux à Lyon et à
» Paris. J'avais construit un grand nom-
» bre de canaux; j'en avais projeté bien

» davantage. » L'un de nous ayant dit qu'on en avait proposé à l'Empereur un très-avantageux, mais qu'on l'avait trompé pour l'empêcher d'accepter les offres faites à ce sujet. « Sans doute que » le plan n'aura été avantageux que sur » papier, disait l'Empereur; mais qu'en » dernière analyse, il m'aurait fallu donner de l'argent; ce qu'on m'arrachait » difficilement. — Non, Sire, répondait-on, le refus n'a été que l'effet d'une » intrigue. On a trompé Votre Majesté. » — Cela n'est pas possible sur ce point. » Vous parlez légèrement. — Mais j'en » suis sûr; j'ai connu le plan, les offres, » les souscripteurs; mes parens y étaient » pour des sommes considérables. Il s'agissait d'unir la Meuse à la Marne. Le » canal aurait eu moins de sept lieues. » — Mais vous ne dites pas tout; peut-être avec cela exigeait-on que je cédasse d'immenses forêts nationales dans les environs? ce que je n'aurais pas voulu. — Non, Sire, c'était seulement une intrigue de vos ponts et chaussées. — Mais encore faudrait-il qu'ils eussent opposé quelques raisons, quelque apparence d'intérêt public. » Que disaient-ils? — Sire, que les béné-

» fices auraient été trop grands. — Mais » alors ils me l'eussent proposé eux-mêmes, disait l'Empereur, et je l'eusse » exécuté. Je vous répète que vous ne » sauriez avoir raison; vous parlez ici à » l'homme de la chose même, qui s'en » occupait sans cesse. Les ponts et chaussées, de leur côté, n'étaient jamais plus » heureux que de faire. Jamais un particulier ne m'a proposé un pont, qu'il n'ait été pris au mot. S'il me demandait un péage de vingt-cinq ans, j'étais disposé à le lui accorder pour » trente. Il m'importait peu qu'il fût » utile, s'il ne devait me rien coûter. » C'était toujours un capital dont j'enrichissais le sol. Au lieu de refuser des » canaux, je courais après. Mais, mon » cher, rien ne se ressemble moins » qu'une conversation de salon et un » conseil d'administration. L'homme à » projets, dans un salon, a toujours raison; ses résultats seraient magnifiques, infaillibles, si on l'écoutait, et » pour peu qu'il puisse lier le refus qu'il » éprouve à quelques pots-de-vin, à » quelque intrigue de femme ou de matresse, le roman est complet; or, voilà

» ce que vous aurez entendu. Mais il
 » n'en est pas ainsi dans un conseil d'ad-
 » ministration, parce qu'on n'y décide
 » que sur des faits et le compas à la
 » main. Quel est votre canal, avez-vous
 » dit? il ne saurait m'être étranger. —
 » Sire, de la Meuse à la Marne, et de
 » sept lieues seulement. — Eh bien !
 » mon cher, c'est de la Meuse à l'Aisne
 » que vous voulez dire, et il eût été de
 » moins de sept lieues. Cela va me re-
 » venir; mais il n'y a qu'une petite dif-
 » ficulté, c'est qu'en cet instant même
 » il est encore douteux qu'il soit prati-
 » cable. Là, comme ailleurs, Hypo-
 » crate dit *oui*, et Gallien dit *non*. Tarbé
 » l'assurait impossible; niant qu'il y eût
 » assez d'eau au point du partage. Je
 » vous répète, continuait l'Empereur,
 » que vous parlez à celui du monde qui
 » s'est le plus occupé de ces objets, sur-
 » tout aux environs de Paris. Il entrait
 » dans mes rêves perpétuels d'en faire
 » la véritable capitale de l'Europe; par-
 » fois je voulais qu'elle devînt une ville
 » de deux, trois ou quatre millions d'ha-
 » bitans, par exemple, en un mot quel-
 » que chose de fabuleux, de colossal,

» d'inconnu jusqu'à nos jours, et dont
 » les établissemens publics eussent ré-
 » pondu à la population. »

Quelqu'un ayant observé alors, que si
 le Ciel eût donné à l'Empereur un règne
 de soixante ans, comme à Louis XIV,
 il aurait laissé de bien grandes choses.
 « Si le Ciel m'eût donné seulement vingt
 » ans et un peu de loisir, a repris vive-
 » ment l'Empereur, on aurait cherché
 » vainement l'ancien Paris; il n'en fût
 » pas resté de vestiges; et j'aurais changé
 » la face de la France. Archimède pro-
 » mettrait tout, si on lui laissait poser le
 » bout de son levier; j'en eusse fait au-
 » tant partout où l'on m'eût laissé poser
 » mon énergie, ma persévérance et mes
 » budgets... Avec les budgets on créerait
 » le monde... J'aurais montré la diffé-
 » rence d'un Empereur constitutionnel
 » à un Roi de France. Les Rois de France
 » n'ont jamais rien eu d'administratif ni
 » de municipal.... Ils ne se sont jamais
 » montrés que de grands seigneurs que
 » ruinaient leurs gens d'affaires.

» La nation elle-même n'a dans son
 » caractère et ses goûts que du pro-
 » visoire et du gaspillage. Tout pour le
 » moment et le caprice, rien pour la

» durée..... voilà notre devise et nos
 » mœurs en France. Chacun passe sa vie
 » à faire et à défaire ; il ne reste jamais
 » rien.... N'est-il pas indécent que Paris
 » n'ait seulement pas un Théâtre-Fran-
 » çais , un Opéra , rien digne de ces
 » destinations !

» J'ai souvent combattu des fêtes que
 » la ville de Paris voulait me donner ;
 » c'étaient des dîners , des bals , des feux
 » d'artifice de quatre , de six , de huit
 » cent mille francs , dont les préparatifs
 » obstruaient plusieurs jours le public ,
 » et qui coûtaient ensuite autant à dé-
 » faire qu'ils avaient coûté à construire.
 » Je prouvais qu'avec ces faux frais ils
 » auraient fait des monumens durables ,
 » magnifiques.....

» Il faut avoir fait autant que moi pour
 » connaître toute la difficulté de faire le
 » bien. Il fallait parfois toute ma puis-
 » sance pour pouvoir réussir. S'agissait-
 » il de cheminées , de cloisons , d'ameu-
 » blemens dans les palais impériaux pour
 » quelques particuliers , on courait à
 » pleines voiles ; mais s'agissait-il de pro-
 » longer le jardin des Tuileries , d'assai-
 » nir quelques quartiers , de désobstruer
 » quelques égoûts , d'accomplir un bien

» public qui n'interessât pas directement
 » quelques particuliers , il fallait tout mon
 » caractère , écrire six , dix lettres par
 » jour et se fâcher tout rouge. C'est ainsi
 » que j'ai employé jusqu'à trente mil-
 » lions en égoûts , dont personne ne me
 » tiendra jamais compte. J'ai abattu pour
 » dix-sept millions de maisons en face des
 » Tuileries pour former le Carrousel et
 » découvrir le Louvre. Ce que j'ai fait
 » est immense , ce que j'avais arrêté , ce
 » que je projetais encore l'était bien
 » davantage. »

Alors quelqu'un faisait la remarque
 que les travaux de l'Empereur ne s'é-
 taient bornés ni à Paris ni à la France ;
 presque toutes les villes d'Italie présen-
 taient des traces de sa création. Partout
 où l'on voyageait , au pied comme à la
 cime des Alpes , dans les sables de la
 Hollande , sur les rives du Rhin , l'on
 retrouvait Napoléon , toujours Napoléon.

A cela il a observé qu'il avait décidé
 de dessécher les marais Pontins. « César ,
 » a-t-il dit , allait s'en occuper quand il
 » périt. » Et revenant à la France : « Les
 » Rois , disait-il , avaient trop de maisons
 » de campagne et d'objets inutiles. Un
 » historien impartial aura le droit de

» blâmer Louis XIV dans ses effroyables et
 » inutiles dépenses de Versailles, surtout
 » avec ses guerres, ses impositions, ses
 » malheurs : il s'est épuisé pour ne créer
 » après tout qu'une ville bâtarde. » L'Em-
 pereur a alors analysé les avantages d'une
 ville administrative, c'est-à-dire, faite
 pour la réunion des administrations, et
 ils lui semblaient vraiment probléma-
 tiques.

Je regrette bien ici de n'avoir pas
 consigné, dans le temps, la suite de ces
 raisons; elles étaient si multipliées, si
 ingénieuses! Aujourd'hui mon exacti-
 tude ne me permet pas de prétendre les
 reproduire. Du reste, ce sont en moi
 des regrets qui malheureusement n'ont
 que trop souvent l'occasion de se re-
 nouvelez. Si on aperçoit de nombreuses
 lacunes dans les raisonnemens de l'Em-
 pereur, et surtout dans la suite de ses dé-
 veloppemens, c'est qu'à Sainte-Hélène
 je consignais en hâte, me fiant sur ma
 mémoire pour développer en temps op-
 portun, ou bien je me contentais encore
 d'abréviations, de signes hyéroglyphi-
 ques; je savais que j'étais à la source;
 mais aujourd'hui il arrive que j'ai oublié,
 ou que je ne me retrouve plus dans mes

propres signes. Ce doit être mon excuse
 pour bien des choses.

L'Empereur ne se dissimulait pas que
 la demeure de la capitale n'était parfois
 pas tenable pour les souverains; mais
 d'un autre côté Versailles ne l'était pas
 pour les grands, les ministres ni les
 courtisans. C'était donc une faute de
 Louis XIV, s'il n'avait entrepris Versailles
 que pour le séjour des rois, lorsque Saint-
 Germain était tout trouvé sous sa main :
 la nature semblait l'avoir fait exprès pour
 la véritable demeure des rois de France.
 Lui-même, Napoléon, avait fait des fautes
 à cet égard; car il ne fallait pas, disait-
 il, se louer dans tout ce qu'on avait fait.
 Il aurait dû retrancher Compiègne, par
 exemple, et il regrettait d'y avoir fait
 son mariage : il eût voulu l'avoir fait à
 Fontainebleau. « Et voilà, disait-il en-
 » core, en s'arrêtant sur Fontainebleau,
 » la vraie demeure des Rois, la maison
 » des siècles; peut-être n'était-ce pas
 » rigoureusement un palais d'architecte,
 » mais bien assurément un lieu d'habi-
 » tation bien calculé et parfaitement con-
 » venable. C'était ce qu'il y avait sans
 » doute de plus commode, de plus heu-

» reusement situé en Europe pour le
» souverain, etc. »

Il passait alors en revue les capitales qu'il avait visitées, les maisons des Rois qu'il avait parcourues, et nous donnait de beaucoup la supériorité. Fontainebleau, ajoutait-il encore, était aussi en même temps la situation politique et militaire la plus convenable. L'Empereur se reprochait des dépenses qu'il avait faites à Versailles; mais fallait-il bien encore, disait-il, l'empêcher de tomber en ruines. Il avait été question, dans la révolution, de détruire en grande partie ce palais; d'en enlever le milieu, et de séparer par-là les deux côtés. « On m'eût rendu un grand service, disait-il; car rien n'est dispendieux, ni véritablement inutile comme cette multitude de palais; et si pourtant on m'a vu entreprendre celui du Roi de Rome, c'est que j'avais des vues à moi; et puis encore c'est qu'au vrai je n'ai jamais songé qu'à préparer le terrain: je m'en fusse tenu là*.

* Tout le monde sait, ou devrait avoir su (si par une fatalité toute particulière à Napo-

» Mes erreurs en dépenses de ce genre, ajoutait-il, ne pouvaient après tout être grandes. Grâce à mes budgets, ces erreurs s'apercevaient et se corrigeaient de force chaque année; elles ne pouvaient jamais aller au-delà d'une petite quotité de la faute principale. »

L'Empereur avait eu toutes les peines du monde, assurait-il, à faire comprendre et adopter son système de budgets en bâtisses et autres grandes entreprises pareilles. « Me proposait-on un plan de trente millions, qui me convint? Accordé, disais-je; mais à faire en vingt

feon, la plupart de ses actes les plus recommandables n'eussent été, dans le temps, étouffés sous le poids de la malveillance et des libelles), l'histoire de cette misérable cabute enclavée dans l'enceinte du palais du Roi de Rome, dont le propriétaire demanda successivement dix, vingt, cinquante, cent fois la valeur réelle. Arrivé à ce taux ridicule, l'Empereur, de qui on prenait les ordres à cet égard, ordonna tout à coup de se refuser désormais à tout marché quelconque, s'écriant que cette misérable échoppe, au milieu de toutes les magnificences du palais du Roi de Rome, serait, après tout, *la vigne de Noboth*, le plus grand témoignage de sa justice, le plus beau trophée de son règne.

» ans, c'est-à-dire, à quinze cent mille
 » francs par an. Cela allait très-bien jus-
 » que-là ; mais que me donnerez-vous,
 » ajoutais-je, pour ma première année ?
 » car si je veux que ma dépense soit mor-
 » celée, je veux néanmoins que le résul-
 » tat, le travail m'arrive entier et fini.
 » Ainsi je veux d'abord un abri, une
 » chambre, un appartement, n'importe
 » quoi ; mais quelque chose de complet
 » pour mes quinze cent mille francs. Les
 » architectes ne voulaient plus y enten-
 » dre ; cela gênait leur grandiose, leur
 » grand effet. Ils auraient voulu d'abord
 » produire toute une façade long-temps
 » inutile, et vous engrainer ainsi dans
 » des dépenses immenses, qui, si elles
 » étaient interrompues, ne vous laissaient
 » rien.

» C'est avec cette manière à moi, et
 » en dépit de tant de circonstances poli-
 » tiques et militaires, que j'ai fait néan-
 » moins tant de choses. J'avais réuni
 » quarante millions de meubles à la cou-
 » ronne, quatre millions au moins d'ar-
 » genterie. Que de palais j'ai restaurés !
 » Peut-être trop : j'y reviens. Grâce à ma
 » manière de faire, j'ai pu habiter Fon-
 » tainebleau dès la première année de

» travail ; il ne m'en coûta pas plus de
 » cinq à six cent mille francs. Si j'y ai
 » dépensé depuis six millions, cela n'a
 » été qu'en six ans ; j'en aurais dépensé
 » bien davantage avec le temps ! Mon but
 » principal avait pour objet que la dé-
 » pense fût insensible, et le résultat
 » éternel.

» A mes voyages de Fontainebleau,
 » disait l'Empereur, douze à quinze cents
 » personnes étaient invitées, logées et
 » meublées ; plus de trois mille pouvaient
 » y trouver à dîner, et ceci n'avait rien
 » de coûteux pour le souverain, ou très-
 » peu, grâce à l'ordre établi ; Duroc l'a-
 » vait rendu admirable. Plus de vingt
 » ou vingt-cinq princes, dignitaires ou
 » ministres étaient contraints d'y tenir
 » maison.

» Je condamnais Versailles dans sa
 » création, reprenait l'Empereur ; mais
 » dans mes idées parfois gigantesques
 » sur Paris, je rêvais d'en tirer partie,
 » et de n'en faire, avec le temps, qu'une
 » espèce de faubourg, un site voisin, un
 » point de vue de la grande capitale ; et
 » pour l'approprier davantage à cet objet,
 » j'avais conçu une singulière idée, dont

» je m'étais même fait présenter le pro-
» gramme.

» De ces beaux bosquets, je chassais
» toutes ces nymphes de mauvais goût,
» ces ornemens à la *Turcaret*, et je les
» remplaçais par des panoramas, en ma-
» çonnerie, de toutes les capitales où
» nous étions entrés victorieux, de toutes
» les célèbres batailles qui avaient illustré
» nos armes. C'eût été autant de monu-
» mens éternels de nos triomphes et de
» notre gloire nationale, posés à la porte
» de la capitale de l'Europe, laquelle ne
» pouvait manquer d'être visitée par force
» du reste de l'univers. » Et laissant tout
à coup cela, il s'est mis à nous lire le
Distrain, dont le volume était depuis
long-temps sous sa main; mais il l'a
presque aussitôt interrompu, soit qu'il
ait été remué de ses propres pensées,
soit qu'il s'y vît contraint par une toux
nerveuse qui depuis peu lui revient sou-
vent après son dîner. Il est certain qu'il
change beaucoup, et que sa santé se
perd tout à fait.

Lundi 5.

Projet d'une histoire européenne. — Sélim III.
— Forces d'un Sultan turc. — Les Mame-
loucks. — Sur la Régence.

L'Empereur n'est sorti qu'à près de
cinq heures; il était souffrant, avait
pris un bain, que la venue de sir H.
Lowe avait trop prolongé, n'ayant voulu
en sortir qu'après que ce Gouverneur
eut disparu de l'établissement.

L'Empereur avait lu dans son bain
deux volumes de l'Histoire Ottomane. Il
avait conçu l'idée, disait-il, et regrettait
fort de n'avoir pu l'exécuter, de faire
composer toutes les histoires de l'Eu-
rope depuis Louis XIV, sur les pièces
mêmes de nos relations extérieures où
se trouvent les rapports réguliers de
tous les ambassadeurs.

Mon règne, observait-il, eût été une
» époque parfaite pour cet objet. La su-
» périeurité de la France, son indépen-
» dance, sa régénération, mettaient le
» gouvernement actuel à même de pu-
» blier tous ces objets sans inconvé-
» nient. C'eût été comme si l'on eût pu-
» blié l'histoire ancienne: rien n'eût été
» plus précieux.»

Et de là, passant à Selim III, il disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors de ton sérail, mets-toi à la tête de tes troupes, et recommence les beaux jours de ta monarchie. »

Sélim, le Louis XVI des Turcs, disait l'Empereur, qui nous était très-attaché et très-favorable d'ailleurs, se contenta de lui répondre que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient bien loin, que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout à fait sans fruit.

L'Empereur ajoutait néanmoins que personne ne connaissait, sans doute, la force de la développée, le débordement subit dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper, et mettre en marche sa multitude fanatisée. Plus tard il disait que, pour son propre compte, si en Egypte il eût pu à ses Français joindre les Mameloucks, il se serait regardé comme le maître du monde. « Avec cette poignée choisie et la canaille, » ajoutait-il en riant, recrutée sur les lieux, pour être dépensée au besoin, » je ne connais rien que je n'eusse renversé. Alger en trembla. »

« — Mais si jamais il prenait fantaisie à ton Sultan, disait un jour le Dey d'Alger au consul français, de venir nous visiter, quelle serait notre sûreté; car il a défait les Mameloucks? C'est que les Mameloucks, dans tout l'Orient, observait l'Empereur, étaient en effet des objets de vénération et de terreur, c'était une milice regardée jusqu'à nous comme invincible. »

L'Empereur, en attendant son dîner au milieu de nous, a ouvert un livre qui se trouvait à côté de lui sur le canapé : c'était la Régence. Il a dit que c'était là une des époques les plus hideuses de nos annales; il était fâché qu'on l'eût peinte avec la légèreté du temps, et non pas avec la sévérité de l'histoire. On avait jeté dessus les fleurs du bon ton et le vernis des grâces, au lieu d'en faire une exacte justice. La Régence au vrai, observait-il, avait été le règne de la dépravation du cœur, du dévergondage de l'esprit, de l'immoralité la plus profonde en tout genre; c'était au point qu'il croyait, disait-il, à toutes les horreurs, à toutes les abominations qu'on reprochait aux mœurs du Régent, dans le sein de sa propre